

Le mouvement psychanalytique (IV)

*C*e texte est la quatrième partie d'une conférence présentée à l'occasion d'un forum qui s'est tenu à New-York sous ce titre général : Images and Ideas of the Twentieth Century. Les responsables m'avaient demandé de répondre aux questions suivantes : « Existe-t-il une technique de la psychanalyse ? Est-il vrai que cette technique consiste en un art de l'interprétation ? S'il y a bien une méthode psychanalytique, pouvez-vous la décrire, l'illustrer par quelque image, faire saisir à des non-initiés la parenté de cette méthode avec les modes de pensée produits par ce siècle ? » Dans le chapitre III, paru dans le précédent numéro de Trans, nous avons dégagé l'existence d'un vecteur du souvenir dans le déroulement d'une psychanalyse ; nous nous étions arrêtés juste au moment d'établir que ce vecteur se subdivise lui-même en deux jets...



Ces deux jets manifestaient déjà d'une certaine manière leur présence dans la méthode cathartique de Breuer, même s'ils n'y étaient pas observables et ne pouvaient, par conséquent, y être découverts. Ils étaient présents dans l'un des faits qui inspiraient cette méthode. Un fait qui s'énonce ainsi : le

rapport entre ce qu'on appelle le moi et les phénomènes psychopathologiques qui grèvent le moi (symptômes) passe par la mémoire et concerne un certain passé ; ce rapport s'exprime par une incapacité à se souvenir. (L'expérience montrera ensuite que le même rapport existe entre le moi et d'autres formations psychiques qui ne sont pas subjectivement éprouvées comme pathologiques, par exemple : le rêve.) Déjà, nous avons touché, heurté ce rapport, lorsque nous avons situé le vecteur de l'interprétation. Ce rapport a trait au refoulement, que nous avons alors défini comme l'intervalle entre le symptôme et sa pensée (refoulée), spécifiant que cette pensée entre parenthèses, qui n'a d'existence que latente, désigne la pensée telle qu'elle aurait été si elle avait pu être pensée, si quelque principe contraignant n'était venu imposer à sa place, dans la réalité sensible, le symptôme. Nous l'avons donc heurté mais, pourrait-on dire, sans tenir compte d'une seconde dimension du refoulement, que la méthode cathartique met à contribution. Cette méthode avait en effet une portée bien plus grande qu'on n'est habitué à le croire. Non seulement admettait-elle le fait du refoulement, mais elle reconnaissait en outre que le refoulement se rapporte à deux axes, sur lesquels elle fondait du reste ses deux principes techniques essentiels.

D'une part, l'axe symptôme-pensée. C'est celui que nous avons considéré en abordant l'interprétation psychanalytique : le symptôme est l'expression d'un refoulement du penser, penser qu'on reformait déjà, dans la méthode cathartique, par une interprétation. (On ignore souvent qu'une certaine pratique de l'interprétation constitue l'un des deux versants indispensables de la technique cathartique.)

D'autre part, l'axe symptôme-mémoire. L'évidence de cet axe s'impose dans le constat que le fait de penser ne se refoule pas tout seul. Ça ne se refoule pas sans l'influence d'un certain passé, d'un « événement » passé (quel que soit le sens qu'on donne pour l'heure au mot événement) qui a motivé, qui a rendu nécessaire le refoulement du penser. Un passé lui-même refoulé, c'est-à-dire dont l'oubli « dynamique » (le refoulement) commande la production, sur le premier axe, de ce substitut du penser qu'est le symptôme. Un passé que Freud délimite, dans les premières pages de *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, par cette formule qui

condense les deux jets de souvenir que nous nous préparons à explorer : ce passé est oublié, mais il fait impression.

Refouler la pensée et refouler le souvenir, ça ne veut donc pas dire la même chose. Certes, le fait de penser laisse des traces du côté de la mémoire, et il est par conséquent concevable qu'on « oublie dynamiquement » le souvenir d'avoir pensé quelque chose. Mais ce cas précis illustre tout bonnement le refoulement d'un souvenir, et n'abolit nullement la différence entre le refoulement du fait de penser, et le refoulement du passé (même quand ce passé est constitué du souvenir d'un penser). D'où le second principe technique de la catharsis : pour que l'interprétation soit efficace et le symptôme liquidé, il faut être en mesure de raviver par quelque moyen (hypnose ou autre) le souvenir de ce passé qui a commandé le refoulement de la pensée, passé lui-même refoulé, c'est-à-dire maintenu hors de la remémoration par un type particulier d'oubli.

Ce second axe du refoulement est perpendiculaire au premier. Supposons que nous représentons le premier comme une simple ligne sur un plan, ligne tirée entre le symptôme et le penser ; alors le second se manifeste ainsi : nous constatons que cette ligne est en réalité une fine incision dans le plan et nous percevons, en écartant les bords, l'autre dimension du refoulement, le temps, qui est aussi la dimension propre de la mémoire.

Le premier jet de mémoire en analyse (c'est-à-dire le mode particulier sous lequel l'analyse « donne le branle » à la mémoire), c'est le *Widerstand*, la résistance. La catharsis ne pouvait pas « découvrir » ce jet. Car bien qu'elle mît la mémoire à contribution, elle en occultait la dimension propre, le temps, par l'artifice de l'hypnose. La catharsis, c'était ça : c'était la méconnaissance du rapport indissoluble entre le temps et le refoulement ; c'était le mirage d'un lien direct entre le souvenir refoulé et la conscience, sans appréhension de la dimension dans laquelle se déploie l'« oubli dynamique » d'un certain passé. La résistance apparaît lorsque, pour des raisons que nous n'examinerons pas ici, Freud renonce à l'hypnose, et y substitue l'étalement de la parole¹.

L'étalement et la reformation de la parole sont les révélateurs, au sens photographique du terme, de la résistance. Qu'est-ce que la résistance ? Ce

n'est pas, comme on pourrait être porté à le croire, le refus que le patient offre souvent à la bonne parole de l'analyste. Ce n'est pas seulement l'embûche ou l'obstacle que rencontre l'analyse ; embûche et obstacle sont sans doute compris dans le phénomène général de la résistance, mais ne suffisent pas à la définir. La résistance est quelque chose de plus fondamental. Freud la décrit toujours de la même manière : c'est un mode de perception du refoulement dans le cours de l'analyse². Nous pouvons l'énoncer autrement : la résistance, c'est le refoulement du passé en tant qu'il dure, qu'il se maintient dans le déroulement de l'analyse ; c'est la transposition, dans cette durée qu'est l'analyse, non pas du passé refoulé lui-même, mais de l'« oubli dynamique » de ce passé. Cette idée expose d'emblée l'un des paradoxes de la psychanalyse. L'objectif de la psychanalyse n'est certes pas de maintenir le refoulement ; pourtant une part essentielle de son processus (un peu comme le trajet du pneu sur la chaussée) est guidée par la résistance. Cette résistance s'actualise dans deux constats qui contribuent à fonder le procédé psychanalytique : il y a un mouvement dans l'analyse ; ce mouvement se déploie sur de la mémoire, sur une organisation de souvenirs.

D'abord le mouvement. Dès les *Études sur l'hystérie*, Freud définit ainsi la psychanalyse : une *Vorstellungsdynamik*, une dynamique de la représentation, un mouvement de représentation. Et tel que le révèle le fait de la résistance : mouvement depuis le conscient, vers le souvenir refoulé, à l'encontre du maintien du refoulement ; mouvement automatique, qui n'est pas dessiné par les consignes de l'analyste ni orienté par la volonté du patient, mais au contraire polarisé, aimanté par le refoulé.

Ensuite l'organisation. Elle s'interpose entre refoulé et conscient. Freud en avait proposé une version dans le paragraphe 14 du chapitre I de l'*Esquisse*, paragraphe intitulé : « Premières notions du moi ». Il s'agissait de la modélisation d'une mémoire arrangée par le moi, modélisation dérivée de l'architecture du cerveau tel qu'on croyait la connaître à la fin du XIX^e siècle : entrecroisement de frayages latéralisés sur des frayages primaires ; institution consécutive d'un réseau illimité de neurones regroupés en chaînes, faisceaux, nœuds, ramifications, circuits... Ce sont ces mêmes termes de chaînes, de faisceaux, de nœuds, de circuits, qu'il reprend dans le chapitre IV des *Études* pour décrire le trajet d'une analyse. Une

psychanalyse, insiste-t-il, c'est un déplacement dans un réseau de représentations mnésiques. Un réseau qui d'un premier point de vue est déjà ordonné et sous-jacent à l'existence du symptôme ou du rêve, mais, d'un second point de vue, ne « s'accomplit » que dans le mouvement qu'est l'analyse ; un réseau tenant à la fois de l'invisible propre au refoulé et de ce qui en devient visible pour la conscience ; un réseau à deux pôles qui se répondent l'un l'autre comme actuel et virtuel. Une fois reconstitué, il se dessine comme *ein mehrdimensionales Gebilde*. *Mehrdimensionales*, ça signifie « à plusieurs dimensions » ; il s'agit donc de quelque chose qui se déploie comme un volume, comme un réseau multiaxial. *Gebilde*, c'est non seulement une image, une figure (*Bild* alors aurait suffi à l'exprimer), mais une image-structure, une forme constituée (*Gebilde*), l'analogue d'un construit géométrique, ou d'une formation géologique.

Au centre de ce construit se situe ce que Freud désigne du terme de noyau. C'est ce noyau qui aime le mouvement. Il correspond à ce qui, pour la méthode cathartique, faisait office de souvenir refoulé : cela même qu'on croyait pouvoir mettre en contact direct avec la conscience par l'entremise de l'hypnose. La découverte de la résistance, du trajet qu'elle commande, des limites qu'elle génère et interpose, va en modifier la conception. Le noyau refoulé pour la psychanalyse, ce ne sera plus ce qu'on peut raviver pour la conscience, mais au contraire ce dont il est *impossible* de se souvenir, ce qui est définitivement inaccessible à la remémoration, et que la conscience ne peut appréhender qu'à travers une mémoire intercalaire à laquelle la psychanalyse fait subir un certain traitement. Au fur et à mesure de l'élaboration de la pensée freudienne, ce noyau recevra successivement diverses appellations : scène primitive, refoulé originaire, vérité historique, etc.

Autour, la masse de mémoire interposée entre noyau et conscient est, pour reprendre l'expression de Freud, « stratifiée ». Mais cette stratification n'est pas un simple empilage ; au contraire, c'est une mise en forme complexe, plurielle, qui répond à plus d'un principe d'organisation.

D'une part, les souvenirs se regroupent par thèmes, thèmes dont on pourrait dire qu'ils correspondent un peu à ces rubriques sous lesquelles on classe les données dans un dossier. Évidemment, c'est un ordre moins

simple qu'il en a l'air, mais nous retiendrons simplement que pour Freud, ce premier découpage de la mémoire est régi par le double principe des associations par ressemblance et des associations par contiguïté. Dans chacun des thèmes, les souvenirs sont alignés, un à un, par ordre chronologique, du plus récent au plus ancien ; et ces chaînes thématiques se disposent comme les rayons d'une sphère, c'est-à-dire qu'elles convergent toutes, un peu comme les antennes du vieux Spoutnik, vers le noyau. Tel est le premier mode d'organisation, dénommé par Freud *analogique* ou *thématique*.

Il y a un second mode d'organisation, qui pour sa part relie des souvenirs isolés très distants les uns des autres, et n'appartenant pas au même thème, mais qui entretiennent chacun ce que Freud appelle un lien *logique* (ou symbolique) avec le noyau refoulé. C'est cet ordre qu'il détailla en long et en large dans ses grands textes sur l'interprétation (*L'interprétation des rêves*, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit*...). Cet ordre est indispensable à la marche de l'analyse car il rend possible une sorte de télécommunication entre les représentations, qui dispense de suivre pas à pas les chaînes thématiques ; il reconduit dans le champ du souvenir certains principes du vecteur de l'interprétation, permettant à l'analyste, selon le mot de Freud, de « deviner » le refoulé.

Mais quiconque a l'expérience de la psychanalyse sait que l'enchaînement thématique et le procédé interprétatif ne résument en rien son mouvement. Il faut encore tenir compte d'un troisième principe d'organisation du souvenir. Freud le figure comme une trajectoire qui croise les antennes thématiques, qui va d'une antenne à l'autre, d'un thème à l'autre, en passant par certains souvenirs dans chaque thème, décrivant ainsi une sorte d'orbite autour du noyau. Cette trajectoire correspond en partie à la reformation de la parole. Elle reflète une certaine présence et une certaine action du moi. Elle consiste en cette trame d'apparence narrative qui se construit au cours d'une analyse : non pas une histoire du sujet, mais un « récit » orchestré par les forces adhésives du moi, récit qui n'en est pas un, récit tronqué, biaisé, répétitif, spiralé, qui reprend inlassablement le même circuit. Et cette trajectoire, c'est plus encore.

Puisant dans ses connaissances anatomo-pathologiques, Freud la compare aussi à un *infiltrat*³. Un infiltrat, c'est une interpénétration de deux tissus organiques, leur emmêlement indiscernable. Freud forge cette métaphore pour corriger l'impression créée par une autre métaphore, celle par où le souvenir refoulé était théoriquement défini comme un *corps étranger* au sein du moi. Voici au contraire comment on perçoit le rapport entre moi et passé refoulé dans le déroulement réel de cette trame narrative pendant l'analyse : « Nous avons dit des matériaux pathogènes (refoulés) qu'ils jouaient le rôle de corps étrangers ; le traitement agit en débarrassant le tissu vivant de ce corps. Nous voilà maintenant en mesure de voir par où pèche notre comparaison. Un corps étranger, bien qu'il modifie les couches de tissu qui l'entourent, et qu'il provoque une réaction inflammatoire, ne se lie nullement à elles. Au contraire, nos groupes psychiques (refoulés) ne se laissent pas aussi facilement extraire du moi ; leurs couches superficielles s'intègrent partout dans les éléments du moi normal, et lui appartiennent tout autant qu'au refoulé. La limite entre les deux est, en analyse, purement conventionnelle, et parfois même il devient impossible de les distinguer. [...] [Il ne s'agit pas] d'un corps étranger, mais plutôt d'un infiltrat. Dans ce parallèle, c'est la résistance qui représente l'élément infiltrant...⁴ »

Cette trame, ce pseudo-récit, cette liaison trans-thématique consistant en un emmêlement continu du moi et du refoulé où l'un et l'autre sont indiscernables, c'est très exactement ça qui, pour Freud, constitue la résistance dans le mouvement de l'analyse. Ce n'est pas une abstraction, c'est un jet de souvenir, une manière singulière, et sans doute spécifique à la psychanalyse, de traverser la mémoire. Elle prend la forme d'une nappe trans-thématique de passé, qui s'enroule autour du noyau refoulé par couches concentriques superposées. Nappe de passé qui toutefois ne se constitue pas du tout comme une mémoire objective, comme un enregistrement fidèle d'anciens présents, mais au contraire comme un réarrangement de mémoire. Ici le souvenir objectif sert d'alibi (convaincant) pour des circuits orchestrés par d'autres occurrences (l'identification, par exemple, ou encore les « défenses » décrites par Anna Freud, etc.), et la mémoire devient ainsi l'armature d'une composition réticulée, située au principe et au centre de la perception (subjective) pendant le processus d'analyse.

En outre, cette nappe infiltrante, de la façon la plus paradoxale qui soit, met en continuité et rend indiscernables deux champs pourtant réputés irréductibles : moi et refoulé. C'est en cela que se concrétise la transposition dans la durée (c'est-à-dire dans la succession des présents qui passent) de l'oubli dynamique du noyau refoulé : l'enroulement de la nappe de passé actualise simultanément la démarcation et la jonction avec ce noyau virtuel qu'elle enferme, et la progression de l'enroulement devient le point de cristallisation, constamment mobile, de l'analyse. Sous cet angle, le parcours analytique est comparable à un processus de cristallisation parce qu'il est l'actualisation, en chacun de ses points, de ce que le noyau refoulé, étranger qu'il est à toute conscience et à tout souvenir, comporte de virtuel. La nappe concentrique de passé est pour elle-même le pont entre l'opaque, le non-visible, l'informe du refoulé, et la géométrie, la mise en forme, l'« analysable » qu'est ce trajet moïque dans la mémoire. Ce que Freud appelle l'analyse de la résistance (« la découverte de la résistance et sa mise en évidence pour le malade ») n'est en somme qu'une lecture suivie, un pointage systématique, de ce trajet. (Nous rencontrerons, en suivant le deuxième jet, l'autre versant, fixé, de cette cristallisation.)

Reprenons : dans la *Gebilde* freudienne, la conjonction de l'ordre thématique avec l'ordre logique exprime la poussée de l'analyse vers le refoulé, tandis que l'enroulement de la nappe trans-thématique de passé figure la résistance, c'est-à-dire la durée et le trajet imposés à l'analyse par les forces du moi agissant à son encontre. Comme l'indique Freud dans une formule qu'il lui faudra affiner par la suite, mais qui exprime tout de même l'essentiel du nouveau procédé : « Si je voulais schématiser le mode de travail, je dirais, par exemple, que le médecin doit assurer l'accès des couches internes, la pénétration radiaire, alors que le moi du malade assure l'extension périphérique⁵. » Ce qui distingue véritablement la technique psychanalytique de la méthode cathartique et de toutes les pratiques psychothérapeutiques qui, de nos jours encore, se contentent d'imiter cette méthode, c'est le déploiement et la prise en compte de ce trajet antagonique, à la fois automatique et obligé. « Il faut absolument, poursuit Freud, renoncer à pénétrer directement jusqu'au noyau refoulé⁶. » C'est qu'on ne peut, contrairement à ce que soutiennent pourtant de si nombreux psychanalystes contemporains, réduire l'essence de la psychanalyse à la seule interprétation. La psychanalyse trouve son matériau

propre, analysable, dans la transposition du refoulement dans l'ordre de la durée qui guide l'analyse des résistances ; c'est dans ce déplacement concentrique orchestré de façon non volontaire qu'elle se constitue comme *Vorstellungsdynamik*. L'association libre, dans les faits, c'est ça : une dynamique de la représentation dont l'apparente liberté manifeste en réalité la part inconsciente du moi qui, dans l'analyse, va à l'encontre de la remémoration et de l'interprétation. Cette part obscure et inconsciente du moi représente en fait le point de butée de la psychanalyse ; c'est cette part que Freud tentera de circonscrire, pendant les vingt dernières années de sa vie, dans l'assemblage théorique connu sous le nom de « deuxième topique ».

Car il faut le répéter : c'est un mouvement dans la mémoire que l'analyse figure ; non le refoulé et le moi mêmes. À partir du champ d'observation qui est le sien, la psychanalyse n'opère jamais qu'une certaine saisie du refoulé et du moi, qui ne s'étend pas au-delà de ce qui s'en traduit dans le processus analytique. Partant, les théories qu'on fait dériver de l'expérience de la psychanalyse, même si l'on donne crédit aux spéculations qu'elles comportent, ne sauraient être globales et complètes. La théorie psychanalytique du moi — même celle de la deuxième topique — est toujours restreinte. La deuxième topique s'emploie à ressaisir le moi tel qu'il se manifeste dans le vecteur du souvenir, le moi inconscient, résistant. Ce n'est pas un nouveau moi pour la psychanalyse, c'est le moi infiltrant auquel elle se confrontait déjà dans les *Études sur l'hystérie*, sans pouvoir l'appréhender dans sa portée exacte. C'est le moi dont la cohésion et la permanence dépendent radicalement d'une limite de la remémoration, le moi dont l'existence est coextensive au maintien dynamique du souvenir refoulé dans l'état de refoulement. Le moi que Freud viendra à concevoir de plus en plus nettement comme entité d'interposition, située entre « une terre étrangère interne (le refoulé) et une terre étrangère externe (la réalité)⁷ ».

Si nous relisions maintenant *L'homme aux loups*, il nous serait facile de constater que ce texte préfigure, qu'il appelle la deuxième topique. Sa composition (son architecture intime), n'est rien d'autre qu'un rendu de la cristallisation dont nous venons de faire état. La composition de *L'homme aux loups* est une *Vorstellungsdynamik* qui à la fois représente cette

cristallisation, et préserve la part essentielle, nucléaire, de son mouvement. Cette *Vorstellungsdynamik* n'est pas une anamnèse. Ce n'est pas davantage le compte-rendu de l'analyse d'une personne, d'un individu ; car il n'y a pas, à proprement parler, de psychanalyse de la personne, de l'individu. Non pas que les valeurs et les idées rattachées à l'individu et à la personne soient sans fondement, ou qu'elles aient perdu leur légitimité à cause de la psychanalyse, bien au contraire. Mais c'est que le cadre réel de la psychanalyse est beaucoup trop étroit pour qu'elle soit en mesure de surplomber et de régenter ces valeurs et ces idées.

Ainsi, l'analyse de l'Homme aux loups, comme toute psychanalyse, se déploie dans le cadre strict d'un *événement psychique*. Elle consiste d'une part en l'exposition, dans l'axe de l'interprétation, de l'intervalle entre un symptôme (phobie des loups) et sa pensée refoulée (attrait homosexuel du petit garçon pour son père) ; d'autre part en la reconstitution de la *Gebilde* déployée dans l'axe du refoulement du souvenir, axe qui s'ouvre à la verticale du plan interprétatif où cet intervalle est exposé. C'est ça, et rien que ça, le cadre d'une psychanalyse. Bien sûr, cela ne signifie pas que l'on doive limiter les indications de psychanalyse aux seules situations où pourrait s'isoler d'emblée un symptôme unique à analyser (phobie, conversion, idée obsédante) ; il ne s'agit pas de nier la multiplicité des circonstances dans lesquelles une analyse est susceptible de se mettre en marche, et la complexité des facteurs qui peuvent nous conduire à l'entreprendre. Mais cela veut dire en revanche qu'aucune situation de psychanalyse ne saurait prendre forme sans que se dégage, en un point quelconque de son déroulement, une formation psychique (manifestation de symptôme, rêve, ou autre événement) propre à exposer l'intervalle du refoulement.

Parce qu'il met en actes le mouvement singulier de la résistance dans ce cadre rigoureux, *L'homme aux loups* constitue peut-être le seul véritable compte-rendu clinique de l'histoire de la psychanalyse. Autour d'une scène dite « originaire », maintenue par le refoulement hors de toute remémoration directe, Freud fait se redessiner dans son texte la structure foncièrement mnésique dont les couches successives figurent et l'antagonisme de la résistance et les étapes du refoulement qui se raniment et se cristallisent dans la durée de cette résistance. Au sein de ces nappes

concentriques, les souvenirs objectifs, les enregistrements d'anciens présents qu'on peut recenser dans l'ordre thématique, deviennent les relais de circuits agencés par d'autres occurrences, non mnésiques : juxtaposition des stades d'organisation sexuelle, relations identificatoires et objectales avec les imagos primaires (père et mère) et avec leurs substituts, rôle de l'intrication et des permutations de ces diverses relations dans la conservation du refoulement. Toutes les spéculations, toutes les élaborations conceptuelles, toutes les hypothèses métapsychologiques que le texte comporte en outre partent de cette armature, et y reviennent. En bout de ligne, nous lisons dans *L'homme aux loups* le compte-rendu, non pas de l'analyse d'un individu, ni de l'analyse d'un moi, mais d'une organisation de mémoire dans laquelle les aléas d'une histoire singulière sont réarrangés par l'effet, transposé dans la durée, d'un événement qui conditionne la présence du moi au monde : le refoulement.

Au terme de cet examen de la résistance, nous dégageons un premier régime du souvenir mis en évidence par le mouvement psychanalytique. Ce régime est coextensif à l'ordre de la durée. Il renvoie à un système centré, une implantation moïque dans la mémoire qui se représente par un volume, multidimensionnel. Ce régime est borné par une impossibilité de la remémoration ; c'est pourquoi, du point de vue de la théorie psychanalytique, il fonde le concept de refoulement.

Deuxième jet : *die Wirkung*, l'impression. *Wirkung* conjuguée à la fois les notions d'action, d'effet et d'impression, mais sur ce trépied, le contexte où nous nous trouvons nous conduit à faire pencher le poids du sens du côté de l'impression, dans sa signification double et indiscernable d'« action imprimante » et d'« effet imprimé ». Ce jet incarne le second versant de la définition freudienne du passé non accessible à la remémoration : « il est oublié, mais *il fait impression* ». Son orientation est à l'inverse de la résistance ; il va (ou plutôt il vient) à l'encontre de l'oubli. Il correspond en réalité à ce que Freud appelait « la poussée vers le haut du refoulé⁸ », ce mouvement en vertu duquel « le refoulé n'oppose aux efforts de la cure aucune espèce de résistance, mais au contraire ne tend à rien d'autre qu'à se frayer un chemin vers la conscience⁹ ». Sous son éclairage, la psychanalyse ne se constitue pas comme une transposition du refoulement dans l'ordre de la durée moïque, égocentrée ; elle ne se figure pas comme

un trajet, ni comme une *Gebilde* multidimensionnelle. Plutôt que de trajet, on parlera maintenant de rencontre ; plutôt que de volume, de surface ; plutôt que de durée, de temps ; plutôt que de refoulé, d'inconscient. Mue par la *Wirkung*, une psychanalyse devient une présentation directe et implosive du refoulement comme dédoublement, pli de temps ; le refoulement y est observable comme du temps replié sur lui-même, dédoublé — selon la belle expression que Bergson employait pour décrire une certaine image du temps — « en présent qui passe et en passé qui se conserve ».

Il y a, dans l'œuvre de Freud, trois étapes où sont bien circonscrites la teneur et la portée de ce jet, eu égard au déroulement d'une analyse.

Tout d'abord, l'écrit intitulé *Über Deckerinnerungen*, où il est question d'une entité qu'on désigne généralement en français par le terme de souvenir-écran, mais qu'il vaudrait sans doute mieux rendre par souvenir de couverture, ou encore par souvenir-couvercle. Wladimir Granoff disait que ce texte est en quelque sorte l'acte de naissance de la psychanalyse¹⁰. Bien que je ne m'intéresse pas ici à la question dont Granoff s'occupait pour sa part, je lui emprunterais volontiers sa formule puisque c'est en effet à partir du souvenir de couverture que Freud repère la *Wirkung* dans sa propre expérience de l'étalement de la parole (ce qu'on appelle généralement son « auto-analyse »).

Qu'est-ce qu'un souvenir de couverture ? C'est une formation psychique qu'à bon droit on qualifierait d'universelle. On la trouve dans le discours de quiconque se met à évoquer sa propre histoire, à parler de lui-même pendant un temps suffisamment long. Si elle nous concerne maintenant, c'est parce qu'au cours d'une analyse on la rencontre en un certain point, variable et indéfini, de la reformation de la parole. Elle se présente alors comme une sorte de cliché bien fixé, *gerechtfertigt* indique Freud, c'est-à-dire mis au point, mis dans une forme définitive. Un cliché qui semble appartenir à une époque très lointaine de l'enfance, époque dont on a par ailleurs tout oublié. Ce serait comme une bribe que l'amnésie de l'enfance n'aurait pas pu décoller de la mémoire, un éclat de souvenir incrusté sur une vaste plage d'oubli.

Mais nous découvrons vite que le souvenir de couverture n'est pas un vrai souvenir. C'est plutôt un pseudo-souvenir qui, au même titre qu'un symptôme, actualise un refoulement. Ce refoulement comme événement datable (ce que Freud appelait « refoulement proprement dit ») appartient bien plus au proche qu'au lointain de la mémoire. Le plus souvent, il est advenu dans la partie très récente du passé et s'est manifesté dans l'apparente remémoration de cette scène ancienne qui, en fait, est fictive. Fictive à un double titre : à la fois partiellement inventée, et attribuée, par illusion, à la limite lointaine du passé. Cette illusion actualise le refoulement d'au moins trois manières. Tout d'abord, elle substitue un pseudo-passé au présent. Ensuite, elle procède à une découpe sur l'ensemble de l'histoire individuelle : elle confine la perception que j'ai de mon histoire au cadre délimité par la situation du pseudo-souvenir comme point de mon passé (exactement comme la photo que je prends d'un paysage est limitée au seul cadre que la lentille me permet d'embrasser quand je vise tel point de l'ensemble). Enfin, elle instaure une perspective temporelle, une « profondeur de champ » dans la mémoire : dans l'intervalle purement imaginaire qui s'ouvre entre ma situation dans le présent et ce point de fuite (fictif) du passé, il est loisible au moi d'agencer simultanément une série indéfinie de « tranches de passé », de plans intercalaires qui, à même des matériaux mnésiques objectifs, réarrangent et remodelent mon histoire. Cela n'implique pas que ma « vraie » histoire ait perdu sa réalité. Mais cela veut dire que dans cette rencontre bien particulière qu'est le refoulement, ce que je perçois comme « mon » histoire m'est présenté à travers une illusion.

Toutefois, nous n'avons pas encore quitté, en un sens, le jet du *Widerstand* ; cette illusion, en effet, n'est rien de plus qu'une production du moi résistant. Certes, cette présentation directe et perspectiviste d'une histoire est bien différente de la *Gebilde* déployée dans la durée de l'analyse, mais comme le dit Freud, il ne s'agit néanmoins que d'un refoulement opéré par l'entremise d'une projection « en arrière » (*rückläufig*), projection entièrement orchestrée par le moi. Du reste, ce mode d'implantation du moi dans la mémoire par le moyen de l'illusion et de la fantaisie rétroactive n'est pas un phénomène exclusif au souvenir de couverture ; c'est au contraire une propension générale du moi, qui se manifeste dans toutes sortes de circonstances.

En fait, nous n'avons pas encore parlé de la vraie caractéristique du souvenir de couverture. Ce qui le spécifie, ce qui permet de l'identifier comme tel, c'est que l'illusion rétroactive vient s'y cristalliser autour de certains détails « proéminents », de certains éléments qui ont une qualité représentative particulière, qualité que Freud désigne dans d'autres textes (voir *L'interprétation des rêves*) du terme difficilement traduisible d'*überdeutlich*. Ces détails comportent les propriétés suivantes. D'abord, ils sont « excessivement nets » (ce serait l'une des traductions possibles d'*überdeutlich*), et bien qu'ils n'emportent pas la conviction délirante du sujet, ils ont, du point de vue de cette netteté, une intensité quasi hallucinatoire ; ensuite ils « font saillie », comme s'ils se détachaient du fond de la scène ; enfin, ils ont un aspect incongru, sont toujours un peu « à côté » du sens général évoqué par l'ensemble de la fantaisie rétroactive. Il faut encore ajouter que l'hypernetteté de ces détails concerne leur perceptibilité (dans la scène), et non leur signification ; du côté de la signification, l'*überdeutlich* se présente plutôt comme une opacité. Par exemple, en un point précis d'une analyse, tel patient croit se souvenir du matin de sa prime enfance où fut enterré son frère (son cadet de quelques années) mort peu de temps après sa naissance. L'*überdeutlich* qui se dégage du fond de son souvenir (fond constitué d'un espace vague rappelant quelque coin du paysage de son village natal, de la présence de son père, et d'une évocation imprécise de la cérémonie funéraire), c'est un petit cercueil d'un bleu extrêmement vif, presque scintillant, et le trajet visible de la lumière à travers le brouillard matinal.

Pourquoi accorder tant d'importance à de petits détails ? Parce qu'en vérité, ce ne sont pas des petits détails pour le champ d'observation freudien. Ils sont au contraire invoqués à chaque moment important du développement de la psychanalyse. Ils sont pour Freud les marques de la *Wirkung*, de la « poussée vers le haut du refoulé », de ce mouvement de venue du refoulé vers la conscience. Ils témoignent de ce que tout événement psychique est en fait la résultante de « *beiden entgegengesetzten wirkenden Kräfte*¹¹ » (deux forces agissant en sens opposé), de la collision entre un rétroactif (*rückläufig*) et un proactif (*vorgreifend*) qui, depuis un antérieur ou un dehors, vient à sa rencontre. Le symptôme et le rêve, de ce point de vue, sont aussi des impressions consécutives à un impact, impact du refoulé venant vers la conscience, et de la résistance du moi qui se

précipite en sens inverse. L'*überdeutlich* désigne leur point de contact. Sans doute dérive-t-il du bagage mnésique que le moi s'est approprié, mais il reçoit cette représentativité singulière, cette excessive netteté, cette incongruité, cette teneur quasi hallucinatoire, cette hyperréalité, pourrait-on dire, de son contact avec le refoulé. Le bleu scintillant du cercueil, les traînées de lumière solaire ne sont pas des morceaux de refoulé qui, tels quels, viendraient heurter directement la conscience ; ce sont bel et bien des souvenirs appartenant à la mémoire égocentrée, mais qui sont comme marqués, imprimés du sceau du refoulé, des effets de la rencontre avec lui. Cette manière dont Freud analyse et recompose le souvenir de couverture nous le fait découvrir comme très semblable à ces images bien particulières qui se constituent sur une surface plane lorsqu'on y juxtapose les effets produits par deux sources lumineuses situées en des points diamétralement opposés. On en trouve des exemples parfaits dans *Citizen Kane*, quand la perspective éclairée par la lumière située derrière la caméra est conjuguée aux opacités créées par un éclairage antagoniste provenant du pôle inverse (de derrière l'écran en quelque sorte), le tout résultant en des plans où l'hyperréalité des ombres se détache de l'illusion de la profondeur.

Cet examen du souvenir de couverture fait s'énoncer les principes essentiels mis en lumière par la prise en compte de la *Wirkung* dans le déroulement d'une analyse. Premièrement, il n'y a pas de refoulement sans action du refoulé, action dont le caractère réel est attesté par la marque qu'elle laisse sur la mémoire. Deuxièmement, et conséquence de ce qui précède, un événement psychique est toujours l'après-coup d'un certain passé, c'est-à-dire un pli de temps, un dédoublement du temps où la perception de mon histoire (la succession intégrée et différenciée de mes anciens présents) est rabattue sur (et conjointe à) la *présentation* du passé impossible à remémorer, étranger au moi et à l'appropriation moiïque. Troisièmement, eu égard à ce jet de la *Wirkung*, la mémoire se conçoit comme surface. Surface interposée entre refoulé et conscience, où se conjoignent la représentation multidimensionnelle, perspectiviste, de la durée, et une présentation directe du temps.

Repassons par *L'homme aux loups*, seconde étape de la découverte freudienne de la *Wirkung*. Nous avons dit que sa « faiture », sa composition, étaient la mise en actes et la réalisation d'une *Gebilde*. Mais

dans le propos qu'il énonce, dans la conception du refoulement et de l'événement psychique qu'il soutient à l'encontre des théories jungiennes, *L'homme aux loups* n'est rien d'autre et rien de plus que l'exposition de la surface sur laquelle s'imprime la *Wirkung*. Cette surface, elle se matérialise dans le rêve des loups : « Sur l'action [*Wirkung*] pathogène de la scène originaire et la modification que le réveil de celle-ci suscite dans [le] développement sexuel [du patient], je puis être bref. Nous ne rechercherons que la seule action [*Wirkung*] à laquelle le rêve donne expression. [...] En outre nous ne devons pas perdre de vue que l'activation de cette scène (j'évite à dessein le mot : souvenir) a la même action [*Wirkung*] que si elle était une expérience vécue récente. La scène agit [*wirkt*] après-coup et n'a entre temps rien perdu de sa fraîcheur¹². »

Ces phrases indiquent simplement que dans toute l'histoire de l'Homme aux loups, dans la totalité de son analyse, le rêve des loups, eu égard au refoulement qui sous-tend la névrose, est le seul et unique événement observable et analysable. D'une part, comme tout rêve, il peut et doit être abordé dans l'axe de l'interprétation, et ainsi ramené à l'énoncé de la pensée telle qu'elle aurait été si elle avait été pensée (le désir homosexuel du petit garçon pour son père). Mais en outre, Freud donne maintenant une expansion inattendue à sa théorie et à sa compréhension du rêve. Il redécouvre (puisqu'il ne l'avait pas totalement méconnu dans *L'interprétation des rêves*) qu'il faut concevoir, à côté d'un latent de la pensée, « un latent dans le souvenir¹³ ». Dans cet axe, le rêve s'aborde sur le plan même qui est celui du souvenir de couverture. Il n'est plus seulement un matériel à interpréter. Il est tout autant une impression du passé non remémorable, une membrane interposée entre ce passé et la conscience, un effet de la *Wirkung* du refoulé, effet dont la valeur d'authenticité est attestée par les détails *überdeutlich* que ce rêve ne manque pas d'afficher (le blanc aveuglant des loups, leur fixité hyperréelle). Ainsi le rêve n'est pas seulement la réalisation d'un désir ; en quelque manière il est aussi contrecoup, activation d'une scène, c'est-à-dire d'un certain passé, passé qu'il actualise sous le double mode de la *Nachträglichkeit* (après-coup) et de la *Wirklichkeit* (réalité).

Nachträglichkeit, ça exprime une des relations existant entre ce passé oublié mais faisant impression, et le rêve. Cette relation est de l'ordre du temps.

Freud a constamment tenté de la définir, mais il se butait toujours à ce qu'elle comporte de réfractaire à la conceptualisation linéaire et qui nous la fait plutôt éprouver comme *unheimlich*. Nous souvenant des liens qu'il voyait entre l'*unheimlich* et le fantastique, nous ne serons pas surpris que sa meilleure illustration de l'après-coup se dégage d'un exemple qu'il avait imaginé et qu'il qualifiait lui-même de fantastique :

« Imaginons que Rome ne soit pas un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique au passé aussi riche et aussi lointain, où rien de ce qui s'est une fois produit ne se serait perdu, et où toutes les phases récentes de son développement subsisteraient encore à côté des anciennes. En ce qui concerne Rome, cela signifierait donc que sur le Palatin, les palais impériaux et le Septizonium de Septime Sévère s'élèveraient toujours à leur hauteur initiale, que les créneaux du château Saint-Ange seraient encore surmontés des belles statues qui les ornaient avant les sièges des Goths etc. ; mais plus encore, à la place du Palazzo Cafarelli, que l'on ne serait pourtant pas obligé de démolir pour cela, s'élèverait de nouveau le temple de Jupiter Capitolin, et non seulement sur sa forme définitive, celle que contemplèrent les Romains de l'Empire, mais aussi sous sa forme étrusque primitive, alors que des antéfixes de terre cuite le paraient encore. Sur l'emplacement actuel du Colisée, nous pourrions admirer aussi la *Domus aurea* de Néron, aujourd'hui disparue ; sur celui du Panthéon, nous trouverions non seulement le Panthéon d'aujourd'hui, tel qu'Adrien nous l'a légué, mais aussi sur le même sol le monument primitif d'Agrippa ; et ce même sol porterait encore l'église de Maria Sopra Minerva [...] Poursuivre cette fantaisie serait dénué de sens, car elle conduit à des relations qui ne sont plus concevables...¹⁴ » L'après-coup, c'est-à-dire le refoulement, est un pli de temps dont cette vision fantastique de Freud fait ressortir l'aspect « inconcevable ». Qu'on ne vienne pas objecter que Freud avait défini le refoulé comme hors du temps. Il l'avait situé, ce qui n'est pas du tout pareil, hors de la durée, hors de l'usure inhérente à la succession des anciens présents ; c'est ce que cet exemple, une fois encore, réaffirme. Mais l'après-coup, comme du reste son appellation l'indique, est une pure relation de temps. C'est une relation où présent et remémoré, vécu et passé, réel et représenté sont, quoique distincts, indiscernables. C'est un rapport dans lequel la question de savoir si la scène primitive correspond à un

événement qui a réellement eu lieu dans l'expérience du sujet ou si elle n'est simplement qu'une fantaisie rétroactive, moulée ou non sur quelque schème héréditaire, est insoluble et conduit, comme le constate Freud, à un *non liquet*. La *Nachträglichkeit*, du point de vue de la pratique de la psychanalyse, ne pose en rien le problème de l'expérience réelle du refoulé dans le passé de l'individu. Pour la « clinique », et pour les protagonistes d'une analyse, l'après-coup n'est pas un problème, mais un constat. Le constat, imprimé par la *Wirkung*, mais non concevable dans l'ordre de la durée moïque, d'une co-présence. Co-présence du présent et d'un certain passé.

J'ai dit que la transposition de l'« oubli dynamique » dans la durée (la *Vorstellungsdynamik* produite par le jet de la résistance) consistait en une sorte de cristallisation, constamment reformée dans le cours de l'analyse, et présentant une image indirecte du refoulement. Maintenant, prenant l'image chez Bergson, je propose que la formation psychique mise au point par la *Wirkung* est un cristal. Bergson n'est du reste pas le seul à qui j'aurais pu emprunter cette idée. Dans ses *Leçons américaines*¹⁵, Calvino, citant une multitude d'auteurs, avait bien illustré la place cruciale de cette image dans notre conception moderne de la démarcation et de la continuité. Dans tout cristal, on voit le jointement du présent qui passe avec le passé qui se conserve, jointement de sa partie germinative, en perpétuelle transformation, non dégagée de la terre, avec sa partie limpide, géométrique, projetée dans l'espace. Dans l'*impression* qu'est le rêve (ou le souvenir de couverture), on voit le pli de temps, mais sans l'intégrer dans le moi. On y voit le refoulement directement, dans sa nature biface. Le rêve des loups est biface. Scène originaire et événement psychique s'y conjoignent comme la face germinative et la face limpide du cristal. Ils s'y conjoignent dans le circuit de deux virtualités qui ne cessent de devenir actuelles l'une par rapport à l'autre et ne cessent de se relancer. Cette scène primitive que Freud s'acharne d'abord à rendre actuelle indépendamment, pour elle-même, à travers un *forcing* presque absurde de la remémoration et toutes sortes de reconstructions inductives et déductives, elle ne cesse de redevenir virtuelle pour son compte, d'être renvoyée dehors, toujours aussi ténébreuse, ravivant sans arrêt le doute du lecteur aussi bien que de Freud lui-même. « *Non liquet* », déplore-t-il. C'est que dans le refoulement, les

événements ne se succèdent pas comme des présents qui passent. Le rêve des loups ne fait pas suite à la scène originaire ; il en est le pli ; il est le seul événement. Quoiqu'il puisse en être de l'existence réelle de cette scène dans l'expérience passée du sujet, pour la conscience que nous en prenons, elle est mise au point non pas en fonction d'un nouveau présent qui lui succéderait, mais en fonction de l'actuel présent (le rêve) dont elle est le passé, simultanément et effectivement. Le rêve des loups, cristallin, ne cesse d'échanger les deux états distincts qui le constituent, l'événement qu'il est dans le présent, et ce passé qui se conserve et qu'il actualise : états distincts et pourtant indiscernables, et d'autant plus indiscernables que distincts puisqu'on ne sait pas lequel est l'un, lequel est l'autre.

Wirklichkeit, c'est le noyau ultime, le centre absolu de *L'homme aux loups* et peut-être de toute l'œuvre de Freud. Ça parle de la même chose que *Nachtraglichkeit* ; ça exprime simplement l'autre relation existant entre le passé qui fait impression et le rêve des loups. Dans l'axe du souvenir, l'impression qu'est le rêve atteste la *réalité* de ce qui fait impression.

Freud ne la désigne pas du terme de *Realität*, qu'il emploie quand il veut marquer, par exemple, la distinction entre réalité et imaginaire. Pourtant il ne s'agit certes pas d'un second niveau de réalité, encore moins d'une réalité « psychique » qu'il faudrait séparer de la « vraie » réalité. Il n'y a qu'une seule réalité et s'il est un fait, *Wirklichkeit* l'évoque avec bien plus de force encore que *Realität*. *Wirklichkeit* pointe la réalité de la part indiscernable dans l'après-coup, celle qui ne se laisse reconnaître qu'à travers la *Wirkung*. Cette réalité s'affirme sans que soit dissipé cet indiscernable, sans qu'il ne soit confirmé que la scène primitive a réellement eu lieu dans l'expérience de l'Homme aux loups : néanmoins, dit Freud, « quelque chose dans le matériel latent du rêve prétend à la réalité [*Wirklichkeit*] [...] dans le souvenir¹⁶ ».

Même s'il n'a jamais eu lieu dans l'expérience du sujet, quelque chose de ce passé qui commande le refoulement du penser, et que le rêve actualise, *est réel*. Voilà pourquoi Freud dit que le rêve des loups a valeur incontestable de remémoration. Ce n'est pas parce que le rêve re-présente explicitement et positivement le souvenir d'une scène antérieure (« j'évite à dessein, dit-il, le mot : souvenir ») ; il n'y a, de ce point de vue, rien de

proustien dans cette « remémoration » et le temps perdu de Freud ne se confond pas avec celui de Proust. Non, le propre du rêve des loups, en tant que remémoration, est uniquement de ratifier la réalité de ce qui fait alors impression sur la surface de la mémoire tout en étant étranger au souvenir. Reprenant une formule que Barthes propose pour définir la photographie, nous dirions que dans l'axe du souvenir le rêve des loups a d'abord une « force constative », et que son « pouvoir d'authentification excède infiniment son pouvoir de représentation¹⁷ ».

C'est la découverte de l'essence constatative de la *Wirkung* qui conduit Freud à transformer, peu à peu, mais de plus en plus radicalement, sa compréhension du « passé qui fait impression ». Il met cette force constative au cœur de l'axiome supportant l'ensemble de la deuxième topique, à laquelle nous sommes encore ramenés. Cet axiome est le suivant : dans le vecteur du souvenir, la *Wirkung* nous fait rencontrer un passé qui non seulement est inaccessible, sous le mode du refoulement, à notre remémoration, mais qui n'a même pas été nécessairement refoulé dans l'étendue de notre durée individuelle. (« Si nous étudions les réactions aux traumatismes précoces, nous avons très souvent la surprise de découvrir qu'elles ne s'en tiennent pas strictement à ce que nous avons vécu nous-mêmes. [...] Le comportement de l'enfant névrotique à l'égard de ses parents dans le complexe d'Œdipe et le complexe de castration surabonde en réactions injustifiées du point de vue individuel...¹⁸ ») Aussi les faits contraignent-ils la psychanalyse à reconnaître la *Wirklichkeit* d'un « inconscient non refoulé¹⁹ », inconscient qui ne coïncide plus avec la définition restreinte qu'il recevait à l'époque de *L'interprétation des rêves*, mais qui reflète en outre ce passé « hors moi » vers lequel pointe le vecteur du souvenir. Ici on ne saurait se contenter de réinvoquer à la moderne la vieille et fade notion d'un « inconscient transgénérationnel ». Ce n'est pas qu'il faille récuser l'idée d'une certaine transmission d'une génération à l'autre, mais Freud indiquait déjà dans *Moïse...* que cette vision ne suffisait nullement à épuiser le problème théorique posé par la présence d'un inconscient non refoulé. Un inconscient qu'il faut avant tout concevoir comme un *dehors* (aussi réel, mais plus lointain encore, que « la terre étrangère externe ») ; à la fois acentré et situé hors de l'expérience et de la durée du sujet. En cela, la psychanalyse est acculée pour l'heure à la limite de ce dont elle est en mesure de rendre compte sur le plan théorique, mais

cette situation n'est pas différente de celle de la science, qui elle aussi doit souvent admettre des faits qu'elle ne peut pas tout de suite expliquer.

Ressaisir quelque chose de ce dehors dans le déroulement même de l'analyse : telle est la troisième étape de la découverte freudienne de la *Wirkung*. L'étape, en pratique, est franchie dès *L'homme aux loups*, où Freud établit déjà que la reconstitution de la scène originaire telle qu'elle s'y propose correspond en fait à une « construction²⁰ ». Toutefois, l'aspect essentiel de cette rencontre avec l'inconscient n'est clairement exposé que dans *Constructions dans l'analyse*, l'un des derniers écrits de Freud, mais où la psychanalyse, par le plus étrange des circuits, vient faire collision avec ce que Granoff appelle son acte de naissance.

Ce texte, il faut bien le souligner, ne dit presque rien de la manière dont l'analyste bâtit sa construction du passé refoulé. Il ne soutient pas non plus qu'une construction puisse ou doive reproduire avec exactitude une expérience vécue. Plutôt, sa question centrale se formule ainsi : dans le cours d'une analyse, dans la recherche du passé refoulé, qu'est-ce qui indique qu'une construction a bien touché au but unique qui est le sien, à savoir une « levée du refoulement²¹ » ? Est-ce la seule autorité de l'analyste ? Est-ce la logique ou la véracité des théories qui le guident et l'inspirent ? Est-ce l'accord, le oui que l'analyste obtient parfois du patient ? Est-ce le non que le patient lui oppose en d'autres occasions ?

Rien de tout cela, répond Freud. Dans l'axe de l'interprétation, il est exact que la négation du patient est la « marque de commerce » de la pensée inconsciente, et la confirmation que l'analyste a vu juste. Mais pas dans le vecteur du souvenir. Là, le seul fait qui puisse démontrer de façon certaine la pertinence d'une construction, c'est que sa communication provoque, déclenche, mette au point l'émergence, dans la reformation de la parole, d'un *überdeutlich*. La garantie n'est pas dans le fait, pourtant assez fréquent, que le patient prétende se remémorer l'événement hypothétique reconstitué par l'analyste. Elle n'est pas davantage dans la supposée acceptation ou création par le moi d'un « nouveau sens », d'une « nouvelle réalité » qui réarrangerait ou inventerait le passé, mettant du plein là où il n'y aurait eu que du vide, ou encore du « pulsionnel », pour citer cette nébuleuse de concepts que certains analystes imaginent être plus réelle que

ce qui est simplement réel dans le déroulement de l'analyse. Plutôt, et exactement comme dans le souvenir de couverture, la garantie n'est donnée que par le retour d'une impression sur la mémoire. Retour non pas de l'événement tel qu'il est construit, mais de ce qui s'imprime en détails hyperréels, « excessivement nets », qui se réfèrent à la construction et s'en détachent à la fois ; retour d'un inconscient dont le seul lien réel avec la construction est d'offrir un point de contact avec elle : trait d'un visage s'y rapportant, couleur d'un œil, grain d'une voix, odeur d'un fruit ou d'une peau, disposition d'un objet ou d'une ombre dans une pièce, fragilité d'une lueur²².

Au-delà de la limite du remémorable, la construction, lorsqu'elle est pertinente, travaille comme un souvenir de couverture. Elle ne se confond pas avec l'axe de l'interprétation. Elle n'a rien à voir avec une pratique herméneutique. Elle ne re-présente ni ne crée un passé ; elle n'opère ni par sens, ni par signification. Certes elle va secondairement se reconstituer comme signification du côté du moi. Mais elle ne tire son efficace que du jet constatif de la *Wirkung*, de son pouvoir d'authentification. Elle n'authentifie ni sa propre véracité comme construction ni la réalité d'une expérience individuelle antérieure, mais la *Wirklichkeit* de l'inconscient, de ce dehors avec lequel elle ne fait jamais que collision.

L'homme aux loups, avions-nous dit, parle du rapport qui s'établit entre deux jets de souvenir dans une psychanalyse. Ce rapport, nous le voyons maintenant, n'est ni d'opposition ni de contradiction : un jet n'empêche ni n'annule jamais l'autre. Mais les deux jets n'ont pas pour autant un lien de complémentarité. Ils entretiennent plutôt une relation de concurrence : ils coïncident, mais leur coïncidence induit dans le processus de l'analyse une tension permanente. L'un comme l'autre se réfère à une organisation de mémoire qui s'interpose entre ce qu'il y a à connaître, et la conscience que nous en prenons. Pour l'un (*Widerstand*), cette organisation de mémoire est un volume, multidimensionnel et centré (nappes de passé concentriquement disposées autour d'une scène inaccessible, ou série de plans projetés, en perspective, en regard d'un point de fuite) ; pour l'autre (*Wirkung*), c'est une surface sans profondeur. Dans l'un (*Widerstand*), l'orientation est, selon l'expression de Freud, régrédiente (c'est-à-dire qu'on va, depuis ce qui est conscient, à travers le volume d'une mémoire

égocentrée, vers le refoulé non remémorable) ; dans l'autre (*Wirkung*), elle est progrédiente (elle revient, depuis l'inconscient non refoulé, à travers la membrane d'une mémoire acentrée, vers le conscient).

Freud le notait déjà dans la conclusion des *Études sur l'hystérie* : dans l'axe du souvenir, le résultat d'une analyse se présente comme une suite unique de représentations (ou d'idées), mais dans cette suite unique coïncide ce qui est concurremment révélé par deux « éclairages » :

« [dans une analyse], on peut suivre une suite d'idées à partir du conscient jusque dans l'inconscient (c'est-à-dire ce qui n'est absolument pas connu comme souvenir), puis on peut voir le trajet suivi par cette suite d'idées qui, depuis ce non-connu, revient passer par le conscient et aboutit encore dans l'inconscient, sans que ce changement " d'éclairage psychique " ne modifie cette suite d'idées elle-même, ni sa cohérence ou l'enchaînement de ses parties. Si j'apercevais ensuite cette suite d'idées dans son ensemble, je ne pourrais deviner laquelle de ses parties fut connue comme un souvenir par le malade, et laquelle ne le fut pas. Je ne vois, dans une certaine mesure, que les sommets de la suite d'idées plonger dans l'inconscient...²³ » (À suivre.)



NOTES

1. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1970, p. 273.
2. *Ibid.*, p. 275.
3. S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1981, p. 243.
4. *Ibid.*, p. 235.
5. *Ibid.*, p. 237.
6. *Ibid.*, p. 236.
7. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 80.
8. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 278.
9. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 58.
10. W. Granoff, *La pensée et le féminin*, Paris, Éd. de Minuit, 1976.
11. S. Freud, *G.W. I*, p. 536; (c'est moi qui souligne *wirkenden*).
12. S. Freud, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », in *Œuvres complètes XIII*, Paris, P.U.F., 1988, p. 41-42 ; *G.W. XII*, p. 70-71.
13. *Ibid.*, p. 31.
14. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., 1981, p.13.
15. I. Calvino, *Leçons américaines, (Aide-mémoire pour le prochain millénaire)*, Paris, Gallimard, 1989. (Voir en particulier le chapitre 3, intitulé « Exactitude ».)
16. S. Freud, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », *op. cit.*, p. 31; *G.W. XII*, p. 59.
17. R. Barthes, *La chambre claire*, Paris, Cahiers du Cinéma-Gallimard-Seuil, 1980, p.138-139.
18. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p.195.
19. S. Freud, « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 229.
20. S. Freud, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile », *op. cit.*, p. 39.
21. S. Freud, « Constructions... », *op.cit.*, p. 270.
22. *Ibid.*, p. 278.
23. S. Freud, *Studien über Hysterie*, *G.W. I*, 306; la traduction française inédite de cet extrait est de Ghyslain Charron et Denis Dumas. Je remercie Ghyslain Charron pour le rôle précieux d'interlocuteur qu'il a bien voulu tenir pendant l'élaboration de ce chapitre.